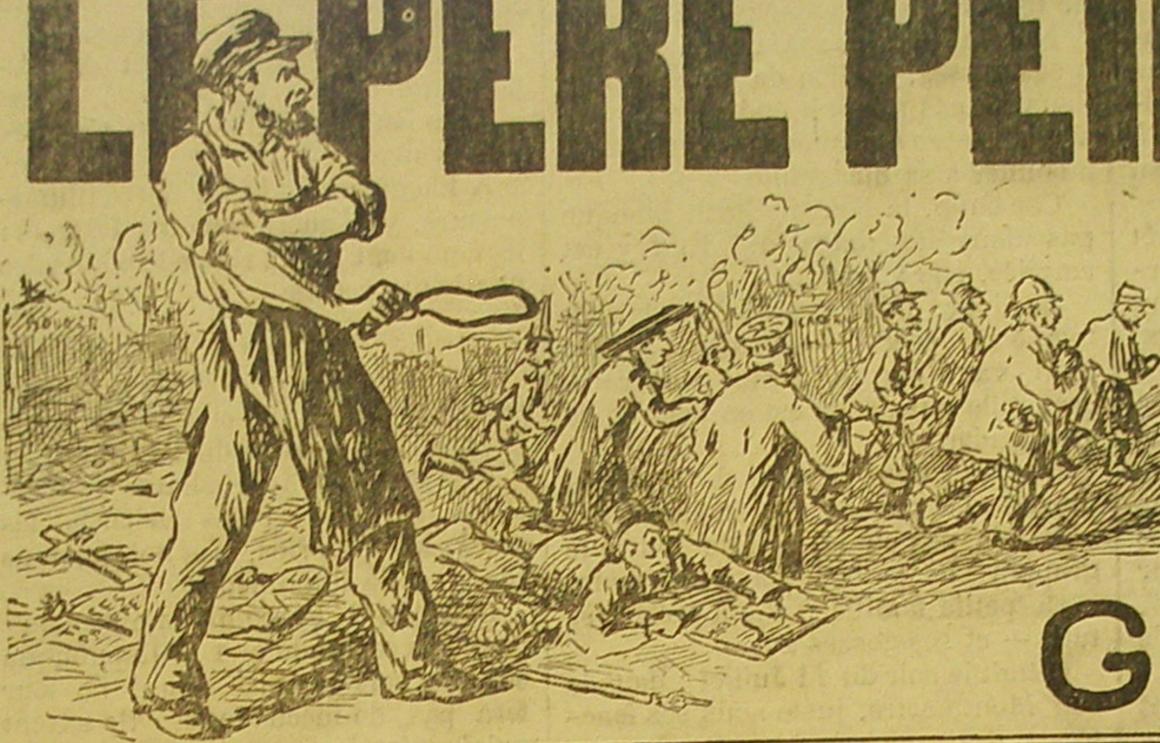


LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES

d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois..... 3 fr.
Trois Mois..... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois..... 2 fr.

FÊTE NOIRE pour le populo : illuminations des raticions. -- Le 14, Suicide raté d'une mère et de ses trois gosses !

PROCÈS DES 16 ANARCHOS DE LIÈGE



Fête Noire !

Qui donc, nom de dieu, qui donc, au jour d'aujourd'hui, a souvenance de la famille Hayem ?

Oui ! Qui donc, nom de dieu ?

Savez-vous qu'il y a deux ans, de ça !

Déjà, mille bombes !

Déjà deux ans, hélas !

Et la garce de Société qui assassina cette nichée de gosses et leur père à la fleur de l'âge,

Et qui en outre, rendit folle la mère survivante,

Oui, hélas ! Cette société maudite tient encore sur ses pattes.

Nom de dieu, y a de quoi en chier des lames de rasoir en travers.

D'y penser ça me fout dans des rages folles.

J'en suis à me demander pour la centième fois, si c'est du pissat de richard ou de la bouze de vache qui gargouille dans nos veines ?

Hélas, mille fois hélas ! Si nous sommes avachis c'est pas trop de notre faute : c'est le crime des richards et des gouvernants. C'est grâce à ces bandits que la mistoufle nous serre les boyaux.

Turellement, les jean-foutre de la haute cherchent; en nous turlupinant et en nous tirant des feux d'artifice sous le nez, à nous faire perdre le sentiment de notre misère.

Bédam, ils sont marioles dans leur crapulerie !

Ils se sont dit une chose juste : c'est què les fêtes, c'est pas mauvais pour le populo. Ça lui fait oublier les emmerdements de la vie présente. Y a même des pauvres bougres qui, tout en ayant le ventre vide se laissent souler par les flafas de la fête.

A côté de ces pauvres malheureux, y en a d'autres qui ruminent dur, serrent ferme les poings, et voudraient pouvoir écrabouiller les jean-foutre de la haute avec autant de facilité qu'ils écrasent un étron.

Y en a d'autres aussi, nom de dieu, que la désespérance agrippe et ne lâche pas.

Ceux-là, c'est la famille Hayem...

C'est tous ceux qui ont cherché la fin de la misère dans le suicide !

Ceux-là ont la tête farcie de préjugés idiots.

Y a pas mèche de leur faire comprendre qu'un homme est sur terre pour vivre, et qu'il est aussi criminel de l'empêcher de croustiller, qu'il le serait de lui foutre un bouchon au cul pour lui interdire de se vider.

Et comme les bourgeois ont intérêt à ce que ces préjugés durent à perpète, car c'est la seule condition qui leur permette de vivre à nos crochets,

Ils font tout pour entretenir ces maudits préjugés.

Aussi, crédieu, ils profitent de tous les biais pour persuader aux pauvres bougres que s'ils sont malheureux, c'est à eux seuls la faute : c'est parce qu'ils n'ont pas su manœuvrer leur barque.

Tandis que c'est le contraire, mille bombes !

Même dans les cas qui paraissent les plus dubitatifs, je le jure sur la citrouille à Carnot, — le malheureux n'est pas responsable de son malheur.

La faute en est à la vache de société qu'il nous faut subir !

Pour en revenir à la famille Hayem, je disais donc qu'il y a déjà deux ans qu'elle s'est axphyxiée, — en l'honneur du 14 Juillet !

Depuis lors, c'est écœurant à constater : les familles ont continué à se suicider... Sur le moment, il est vrai, y eut deux liards d'émotion.

Oui, les jean-foutre de la haute y allèrent de leur larme.

Reste à compter les bottes d'oignons qui les firent pleurer.

Té ! Il fallait bien sauver les apparences.

Quant à chercher un joint pour empêcher le retour de pareilles abominations, — ils n'y songeaient même pas. Peuh, à quoi bon !

Nom de dieu, ils auraient les fesses salement en marmelade, s'ils avaient reçu dans la jointure un nombre de coups de pieds égal à celui des pauvres bougres qui depuis lors ont cherché le repos dans la mort.

Pas plus loin qu'au dernier 14 juillet, y a une mère qui a essayé de se détruire, tandis que les fêtards gignaient sous ses fenêtres.

Oh, c'est pas une pauvre bougresse ! C'est quasiment une bourgeoise, nom de dieu.

Ça prouve que la misère s'infiltrait partout ! Voici sa triste histoire :

La malheureuse perchait dans une piôle chiquement meublée, 167, rue Montmartre ; son mari l'ayant lâchée, elle se trouvait avec trois gosses,

l'un de 12 ans, l'autre de sept et l'autre de trois ans.

N'ayant plus une miette à donner à ses gosses, au lieu de se dire que dans un cas pareil il était de son devoir de mère de donner quand même à bouffer à sa marmaille,

Car enfin, la boustifaille ne manque pas dans les magasins ! Elle y est empilée, elle y moisit...

Or donc, mille bombes, on devrait tous être d'accord là-dessus et se dire qu'il vaut encore mieux prendre la croustille jusqu'à ce qu'elle est en tas que de se suicider.

Eh bien non ! Farcie de préjugés jusqu'à la gauche, la malheureuse mère n'a pas eu le nerf de foutre le grappin sur le boulotage nécessaire à sa petite famille : elle a préféré se tuer — et ses gosses avec.

C'était le soir du 14 Juillet : dans la rue Montmartre, juste sous ses fenêtres y avait un bal où un tas de bougres galipétaient jusqu'à plus soif,

C'est aux flonflons de la musique que la mère alluma son réchaud de charbon de bois.

Ça y était, nom de dieu !

La mère et les trois gosses passaient l'arme à gauche, si les petiots n'avaient pleurniché.

Les voisins levèrent l'oreille, reniflèrent, eurent idée de la chose, enfoncèrent la porte et arrivèrent assez tôt pour sauver les quatre malheureux de la mort.

Et voilà, on leur a rendu la vie, c'est bien !

Mais leur a-t-on donné le bricheton, la bidoche et tout ce qui s'en suit ?

C'est pas pour dire, mais le populo a en plein le sentiment que la République n'est pas la bonne fille, chouette aux prolos et hargneuses aux richards, qu'il avait espérée il y a vingt ans.

Sans même remonter si loin, — jusqu'il est le temps où le cœur débordait de joie au 14 juillet ?

Les malheurs du genre de ceux que je viens de conter aux camaros, — et qui vont s'enfilant à la queue leu-leu, ont foutu du noir à la place de la gaieté.

C'est vrai que les jeunesses rigolent encore ! Pardienne, quand on a du vif-argent dans les veines, faudrait bougrement y faire pour tenir en place,

Seulement on chahutte dans les rues, sans y foutre plus d'entrain que si on était enquillés dans un bastringue de barrière.

Fini, les lampions, nom de dieu ! Soupé des drapeaux !

Les bons bougres ne sont plus assez

loufoques pour gaspiller leur quatre sous dans de pareilles babioles.

C'était bon quand on avait de l'espoir au ventre !

Mais aujourd'hui ?... On s'en ferait mourrir.

A l'heure actuelle, en fait d'illuminateurs, y a guère que les bistrots : ils comptent sur la rigolade pour faire une bonne recette.

Par exemple, une chose à constater, c'est qu'au fur et à mesure que le populo se dégoûte du 14 Juillet,

Les jean-foutre de la haute se mettent à en pincer : les richards, les réacs, les proprios, les nobles, tous ces types-là illuminent !

Pourquoi ? Parce qu'ils ont maintenant la certitude que la République est une sale pouffiasse, qui ne leur fera pas de méchancetés. Ils savent qu'elle n'a de rosseries que pour le populo.

Aussi, qu'a-t-on vu au 14 Juillet !

Le gros pâté de pierres qu'on a foutu sur la Butte-Montmartre, kif-kif une grosse merde qu'empesterait tout Paris, — Notre-Dame-de-la-Galette, quoi !

Eh bien, pour le 14, le bordel clérical a été illuminé : tout en haut y avait une croix de feu, haute de six étages.

Y a pas à tortiller, nom de dieu : les ratichons viennent à la République,

Et le populo la lâche !

Par contre, de plus en plus, les bons bougres font risette à la Sociale,

En attendant de tanner le cuir aux jean-foutre.

EN ESPAGNE

Ça se manigance toujours chouette dans ce sacré patelin !

Si les bonnes bougresses de Madrid sont calmes pour l'instant, dans d'autres endroits ça continue à ronfler.

Ainsi, à *Almería*, pour le même fourbi qu'à Madrid, l'augmentation des impôts, les marchandes des quatre-saisons ont fait de la rouspétance.

A *Noya*, tout le populo s'est soulevé à cause de l'augmentation des droits d'octroi.

Kif-kif bourriquot à *Lerca* ! Les conseillers municipaux ayant voulu foutre de nouvelles taxes, y a eu du chabonais, les bons bougres ont cassé les carreaux et démantibulé les réverbères.

Le maire du pays ayant voulu calmer le populo du haut du balcon de l'hôtel de ville a reçu une pierre en plein sur la hure.

A *Selva*, les guérites de l'octroi ont été

flambés comme un paquet d'allumettes de contrebande.

Et ça continue, nom de dieu !

Dans un tas de petits trous les pétrouskins se lèvent et marchent en chœur avec les ouvriers contre les jean-foutre de la haute.

Tous ces patelins, je ne les connais ni d'Eve ni d'Adam !

Qu'importe, c'est bon signe !

Car, y a pas à tortiller : les copains des grandes villasses ne peuvent rien faire de chouette pour la Sociale si les paysans n'y foutent pas un doigt.

Bagnes Parisiens

MARCHANDES DES QUATRE-SAISONS

J'ai raconté comment les gas ont été foutus en carte.

Que je jaspine aujourd'hui une autre salopise : d'abord, une chose à savoir, c'est que la permission de vendre dans les rues est tout à fait personnelle ; donc, le marchand ne peut turbiner pour le compte d'un autre, sinon il écoppe salement. Ainsi, faut pas être un jour malade, nom de dieu ! Faut pas se faire remplacer par son frangin. Sinon, brouf ! On a toute la séquelle policière sur le râble.

Mais, tonnerre du diable, ce qui est bougrement autorisé, c'est de turbiner pour le compte d'un gros exploitateur : dans ce cas, les roussins ferment les yeux et laissent faire.

Ainsi, rue de Venise, y a un exploitateur nommé Dupin qui ne vaut bougrement pas cher, nom de dieu ! Il est proprio d'une centaine de roulettes qu'il loue aux marchands, à part une vingtaine qu'il se réserve et qu'il exploite lui-même.

Voici comment : il prend à son service des marchandes qui ont leur carte et qui sont trop dans la dêche pour acheter elles-mêmes de la marchandise ; il leur garnit la roulotte et le soir elles lui rapportent la recette.

Il les paye 3 fr. 50 par jour et il lui reste de bénéf une moyenne de 5 à 6 francs par marchande.

Hein, voilà qui montre bougrement bien l'exploitation que le populo endure : la bonne bougresse trime toute la journée, pousse sa roulotte, gueule à s'en crever les poumons, endure le vent, la pluie, la grêle, et ce qui est pire, les emmerdements des sergots.

Tout ça pour trois francs dix sous !

Le Dupin, lui, sans sortir de sa turne, rien que parce qu'il est proprio d'une roulotte et qu'il a pu foutre 30 francs de marchandises dedans, empoche 5 à 6 francs.

Oui, nom de dieu, il étouffe presque le double de ce que gagne la marchande.

C'est abominable, nom de dieu !

Et si les pauvres bougresses ont eu de la déveine et n'ont pas fait d'affaires, le jean-foutre les engueule salement et ne se gêne guère pour leur leur botter le cul.

Pensez-vous, les camaros, que la Préfectance ignore le fourbi de Dupin ?

Non, foutre, elle ne l'ignore pas ! Mais elle le laisse faire, vu que c'est un richard qui vole le pauvre monde.

DANS LA LIMONADE

S'il y a un sale fourbi c'est bien celui de garçon de café.

Vous avez reluqué leur tronche, eh, les amis ? Ils ont tous des figures de papier maché. Comment en serait-il autrement ? Ils turbinent en moyenne dix-huit heures par jour !

A la Splendide Taverne, un bistrot de la haute, qu'est sur les grands boulevards, il y a pour patron un gros type qui fait son malin.

Nom de dieu, voilà que l'autre jour il a trouvé à qui parler :

Il engueule un garçon et comme conclusion lui fout une baffe. Quoique malgré le lousia s'est rebiffé et est tombé à coups de poings et de pieds sur le casaquin du patron.

Un caissier a voulu s'en mêler mais il a reçu un marron fadé.

Le patron braillait ferme, nom de dieu ! Il parlait de sergots tout en recevant des gnons. A la fin le garçon s'est esbigné, et le patron est allé se faire laver à l'eau salée.

Mille tonnerres, si, en attendant d'avoir envoyé complètement dinguer les exploitateurs, les prolos prenaient l'habitude de leur secouer les puces de temps à autre, ça les rendrait bougrement moins crâneurs.



Y a eu une grève ces temps derniers aux carrières de Comblanchieu, dans la Côte-d'Or, où les prolos sont exploités par deux mangeurs de miséreux de la plus belle eau.

Le premier, un nommé Lagny, la connaît dans les coins, nom de dieu ! Il roulerait père et mère.

L'autre, un nommé Pagani doit être italien, son nom l'indique. Ce qui ne l'empêche pas d'exploiter ses compatriotes avec autant de rapacité que les français qui ont le malheur de tomber sous sa coupe.

L'un comme l'autre, au moyen de cantines ou leurs ouvriers sont forcés de s'approvisionner sous peine de renvoi, trouvent moyen de ne pas payer à leurs esclaves le quart de leur paye.

Cependant la cause de la grève n'est pas là. C'est aux italgos que ces culs de français s'en sont pris : ils exigeaient leur renvoi, tandis qu'ils auraient bougrement mieux fait de s'entendre avec eux pour obtenir un salaire égal et plus élevé, et surtout pour foutre leurs vampires dans cent pieds de merde.

Un moment ça a falli faire du vilain :

procureur, préfet, gendarmes et tout le tremblement, ont radiné.

Italiens et français parlaient de se donner la main et de tomber d'ensemble sur le poil au Lagny et au Pagani.

Si bien que le Lagny pris de foirade avait déménagé du patelin, sans qu'on puisse savoir où il était passé.

Mais, va te faire foutre ! Au lieu de se mettre d'accord, les ouvriers se sont laissés embobiner de part et d'autre et se sont mangés le nez.

Vous pensez, les camaros, si du coup, les deux singes devaient jubiler ! De même que les grosses légumes, nom de dieu.

Pardienne, les salauds avaient richement manigancé leur affaire ; toujours le même coup, d'ailleurs : diviser pour régner !

Mes pauvres trous du cul d'exploités se sont tombés sur le poil réciproquement. Ce qui a donné aux cognes l'occasion de se faire valoir en les séparant, — et surtout, leur a permis de foutre quelques-uns des plus chouettes gas au ballon.

Puis, on a promis aux couillons français de renvoyer chez eux la moitié des italgos garçons, et l'autre moitié cet hiver, quand y aura plus de turbin aux carrières.

Turellement, ça a fini, — ou ça va finir, — en eau de boudin. Qui va être le dindon ? Les ouvriers, nom de dieu ! Pour ce qui est des singes ils nagent dans la joie, jusque par dessus les cheveux.

Vrai, ces chamailleries entre prolos sont bougrement bêtes. Faut que nous soyons de sacrées pochetées pour ne pas comprendre qu'on fait le jeu des exploitateurs.

Ah ça, nom de dieu, s'agit de raisonner un tantinet : qui donc fixe le salaire, c'est-y l'ouvrier ou le patron ?

Ça ne se demande pas : évidemment, c'est le singe !

Quand un étranger, que la mistoufle a chassé de son pays s'en vient chez nous, le patron profite de sa misère et aussi de ce qu'il n'est pas à la coule pour le payer le moins cher possible.

Qui donc est fautif ?

Le singe, nom de dieu ! Oui, lui seul ! Le pauvre bougre cherche à vivre n'importe comment, y a pas à lui foutre la pierre pour ça.

C'est donc aux exploitateurs que les ouvriers français doivent s'en prendre, chaque fois que des italiens ou des belges sont embauchés à bas prix.

A ceci, faut que j'ajoute quatre mots : y a pas que les étrangers que les patrons exploitent ferme, ils profitent de toutes les occases.

Ainsi, qu'un provincial arrive à Paris, on le paye moins ; ça se voit dans chaque métier : dans l'un, c'est les savoyards, ou bien les bretons ou les auvergnats qui gobent la sauce.

Même, sans chercher si loin, avec ça qu'un prolo qui est sans turbin se gêne pour tâcher de chauffer la place d'un autre, en s'offrant à quelques sous de moins ?

Nom de dieu, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Aussi, pour en revenir à la grève des carriers de Comblanchieu, je dis ceci :

Faut que toujours et toujours, les prolos se donnent la main, sans distinction de nationalité,

Et que toujours et toujours, quoiqu'il arrive, ils s'en prennent au patron, — et à lui seul.

C'est lui la cause de toutes les saloperies qu'on fait ou qu'on endure.



Les vieux camaros qui s'appuient mes réflexes depuis un bon bout de temps, n'ont pas oublié le père Barbassou, un cul-terreux à la hauteur qui envoyait de chouettes babillardes.

Le gas a battu sa flemme pendant des mois, et voici qu'il repique au truc.

La semaine dernière il ma expédié une babillarde et m'en a promis d'autres. Malheureusement il n'a pas foutu assez tôt sa lettre à la poste, de sorte que les bons bougres la lisent huit jours trop tard.

Mais, sans plus barguigner, je cède le crachoir au père Barbassou :

Ouf, nom de dieu, quelle sacrée chaleur ! Par moments le ciel se pommelle comme les juments du château, et nous fait espérer la pluie ; à peine se fend-il de quelques éclairs et de quelques pétarades. Pas même que le bougre nous pisse une goutte d'eau !

Pourtant, foutre, nous en aurions besoin... autant que de nos dents pour mordre.

Les trois quarts de la petite récolte sont foutus. Les pommes de terre et les fayots seront bougrement chers pour les gas de la ville, — et si vos ménagères veulent faire une bonne soupe aux choux, faudra qu'elles se fouillent, si elles ont des poches.

Kif-kif pour les citrouilles, les carottes, les navets, le maïs, etc., — toute la récolte de Saint-Michel, bondieu ! La putaine de gelée de ce printemps a rousti une partie de la vigne qui, sans cet avaro, ne se porterait pas trop mal. Le froment seul, au moins dans nos patelins, est venu assez à bon port.

Pour sûr, il faudra dynamiter le ciel, pour lui arracher la pluie, — comme il faut dynamiter les jean-foutre, pour en tirer quelque chose de bon.

On dit bien que ces diables d'américains, qui font toute espèce de miracles ont essayé le truc ; c'est rupin, mille foutre ! Et quand la Sociale aura tout mis en place, nous dégouterons le bon dieu des curés : nous ferons la pluie et le beau temps.

Mais, cré pétard, la Sociale se fait aussi attendre que la pluie !

Nous sommes en pleine moisson, nom de dieu ! Les blés tombent sous la faux ou la faucille, et les braises du soleil sur le ca-

saquin des pauvres bougres de moissonneurs ! Matin de sort, nous en suons sang et eau.

Les camarluches esquinés font un brin de sieste ; on se lève tôt et on se couche tard, aussi fait-il bon pioncer une heure à l'ombre, quand la chaleur tombe d'à pic sur la terre sèche. Mais moi, foutre ! j'ai une garce d'idée qui me trotte par la cafetière, et faut voir si le vieux Peinard voudra foutre ma babillarde dans son caneton.

Ah, mille dieux ! Si on a seriné une romance aux gas de la campluche, c'est bien celle des pillards et des partageux.

Avec cette cochonne de blague, on nous faisait se regarder les uns les autres comme des chiens de faïence. Pas de crainte que les bons bougres de la ville et des champs se foutissent d'accord pour secouer les puces aux riches, quoique les détestant d'une même haine. Ainsi les prolos se levaient en juin 1848 et les paysans en décembre 1851, — mais, tonnerre de dieu, quand les uns marchaient, les autres rouillaient.

Les partageux, les pillards, c'étaient jadis les républicains, au jour d'aujourd'hui c'est les anarchos.

Faudrait être couillon tout de même si on se laissait si bêtasement monter le bobéchon, si on cherchait le partageux au large, quand, nom de dieu, on peut le reluquer tous les jours près de soi.

Eh oui, foutre ! Qu'on dise ce qu'on voudra : les partageux se sont les chameaux de richards, les rosses de la gouvernance, les salopins de l'église.

Dis donc, métayer : toi qui mène la charrue, qui sème, sarcle, coupe le blé, ne le trouves-tu pas partageux et pillard ton feignasse de propriétaire qui, sans avoir rien foutu, s'amène pour prendre la moitié de la récolte ?

Et toi, contribuable : ne le trouves-tu pas partageux, ce nom de dieu de percepteur (ou de persécuteur), à qui, sans avoir jamais rien emprunté, il te faut foutre ta belle monouille pour payer des charretées de propre-à-rien ?

Que font-ils tous ces types-là, à l'heure où nous coupons les blés, que notre turbin seul a fait pousser ? Ah, nom de dieu, ils en font du propre ! Les uns chantent, les autres barbouillent du papier, alignent des chiffres : Tous se font du lard et s'empifrent de bons morceaux, pendant que nous crevons la faim.

Mais notre patience se lasse, crédieu, d'autant plus foutre que nous avons vu la peur bleue que le riche gas Ravachol leur a foutu au ventre ; il nous a fait voir le peu de solidité de cette baraque qu'on croyait formidable.

Si un gas énergique les a fait chier aux culottes, que sera-ce quand des milliers et des milliers leur demanderont compte de leurs salopises ?

Car, pétard de dieu, le temps viendra ! Et si nous ne savons pas confectionner la dynamite comme le brave copain, nous retrouverons bien les fourches et les faux des Jacques nos grands pères.

Sans compter le Coq Rouge claironnant ses cocoricos joyeux sur la putain de pape-

rasse qui consacre leurs privilèges et notre servitude.

Nous verrons alors si les pillards et les partageux, ces crapules qui prennent la part du lion et nous laissent les miettes, en mèneront large, et s'ils ne s'esbigneront pas dare dare, kif kif une troupe de lapins.

Nom de dieu, faut pourtant que je foute un point ! Car si je dégobillais tout ce que j'ai sur la conscience le canard du vieux n'y suffirait pas ; j'aurais pourtant voulu jaser d'un truc qui fait les affaires des boulangers — mais ruine le pauvre monde,

Mais, merde ! y a pas plan pour cette fois : à la prochaine.

Avant de foutre ma lettre à la boîte faut tout de même que j'envoie un petit bravo aux bonnes bougresses des halles de Madrid dont les journaux ont relaté la bravoure. Très chic, les gonzesses ! Foutre, votre exemple doit s'imiter : c'est mille fois mieux que de voter à perpète pour des types qui vous en promettent jusqu'à plus soif des diminutions d'impôts.

C'est parce que nos paternels ont agi comme vous, qu'ils ont aboli les dîmes et autres foutaises de l'ancien régime, que, comme des niguedouilles, nous avons laissé reparaître sous d'autres noms.

Le père Barbassou.

CHASSE AUX ANARCHOS

Nom de dieu, si ça a l'air de se calmer un brin, faut pas croire qu'il y ait du ralentissement dans la haine que les brigands de la haute ont contre les zigues d'attaque.

Les charognards ne se calmeront que quand des bougres à poil les auront envoyé, avec une fusée au trou de balle, faire un tour de ballade dans les environs de la lune.

En attendant que ça vienne, chaque coup que l'occase s'en présente, ils se fendent d'une crapulerie.

C'est ainsi qu'actuellement le copain Berthault, qui a deux ans sur la planche comme gérant du *Père Peinard*, moisit à la Grande-Roquette.

Que veut-on faire de sa fiote ?

Il devrait être à Pélago, nom de dieu !

Ah ouat, allez donc dire ça aux journaloux de la haute : si c'était un des leurs à qui on fasse une vacherie pareille, ils brailleraient comme des ânes.

Mais c'est un anarcho, donc c'est pain bénit !

Sous Badingue y avait pas de salopises de pareil tonneau : il était entendu que tous les gas condamnés pour délits de presse, allaient tout de go à Pélagie.

Depuis lors, grâce à la garce de République, on a changé ça !

Les quotidiens vont ils rouspéter ?

Y a tout juste, l'*Intransigeant* qui pourtant n'est vraiment pas chouette vis-à-vis des anarchos qui ait mis quelques lignes de protestation.

C'est-y donc que tous les autres reçoivent la becquée du ministère de l'Intérieur f.....

Et Berthault n'est pas seul, foutre !

Avec lui y a le petit Ferrières, qui a un an à purger : conséquemment il ne devrait en aucune façon être à la Roquette.

Pourquoi qu'on l'y fout ?

Enfin, les pauvres camaros qu'on accuse d'avoir soulevé la dynamite de Soissy vont passer en jugerie.

Vrai, on y a mis le temps!

C'est le 25 de ce mois qu'ils passent aux assises à Versailles, un putain de pays où les potirons sont bourgeois jusqu'à la racine. C'est dire qu'ils seront salés rudement, les pauvres gas!

Ils sont quatre : Faugoux, Chalbret, Drouet et Etievant.

Outre ça, le 28 juillet il y a le repiquage du jugement de Durey, l'ancien gérant du *Peinard*.

Ça se passera à Paris. Et, nom de dieu, comme le copain a une sacrée démangeaison au bout de la langue, m'est avis que les camaros qui battront leur flemme ce jour-là, ne perdront pas leur temps en poussant une pointe au Palais de l'Injustice.

Faut qu'ils ne perdent pas de vue qu'on ne peut pas les empêcher d'entrer : si des cipaux veulent faire des magnes et les empêcher de passer, c'est contre toutes les habitudes.

C'est aux camarluches à ne pas se laisser mener en bateau.

En Belgique. — Le procès des seize a commencé à Liège. J'aurais voulu en foutre long cette semaine, mais faut me modérer, manque de place.

Voici les noms des accusés :

Jules Moineau, voyageur de commerce, ancien officier de l'armée belge ; Joseph Wolff, ébéniste ; Léopold Ehx, serrurier ; Guillaume Beaujean, peintre ; Joseph Guilmoit, forgeron ; Joseph Naniot, mineur ; Aimé Matheyssen, contre-maitre ; Emile Marcotty, mineur ; Joseph Beduin, mineur ; Alphonse Lacroix, peintre ; Charles et Jacques Berré, houilleurs ; Emile Nossent, armurier ; Alfred Heusy, voyageur de commerce ; Pierre Schleibach, cabaretier, et enfin Lambert Hausen, mineur.

Pour aujourd'hui, je vas coller sous les quinquets des copains un bout des déclarations de Moineau :

« Je suis, dit-il, un anarchiste convaincu, un ennemi déclaré de toutes les institutions bourgeoises.

Nos idées ne sont pas comprises de la masse, et cependant elles sont justes.

Peut-on, en effet, voir frapper sans merci par la justice de malheureux ouvriers dont le seul tort est de réclamer les droits politiques qu'une bourgeoisie égoïste s'obstine à leur refuser ?

C'est en prenant exemple sur les nihilistes que j'ai reconnu la nécessité impérieuse de la propagande par le fait. La parole et les écrits sont des moyens d'action absolument dérisoires ! Il faut montrer au peuple qu'il y a des hommes prêts à payer de leur vie le succès de leurs principes, et il faut surtout frapper haut !

C'est pour cela que j'ai essayé de faire sauter la maison du président des assises qui avait condamné nos compagnons !

Au surplus, je n'ai obéi à aucun mot d'ordre : l'anarchiste ne connaît ni maître ni chef. Nous n'avons formé ni complot ni association, chacun conserve sa liberté et agit comme il l'entend.

Quant à moi, je ne recule devant aucune responsabilité et je voudrais avoir signé cet appel au peuple qui a été saisi à Liège, et qui se terminait par cette phrase :

« Montrez que vous savez vous servir du poignard, du poison et du revolver contre les bourgeois, vos meurtriers. »

Plutôt l'échafaud que mourir de faim. J'ai

voulu frapper un grand coup, obtenir un grand effet moral ! »

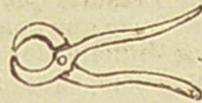
A cela le chef du comptoir lui répliqua : « Et vous n'avez obtenu qu'un petit effet matériel ! »

— Allons donc, rebiffe Moineau, vous avez tous eu peur ! »

L'enjuponné a bafouillé, disant que ni lui ni d'autres n'ont chié dans leur culotte. A qui veut-il faire gober ça ?

Le procès continue, nom de dieu !

Il va durer pour le moins trois ou quatre jours.



BABILLARDE ROUBAISIEENNE

Roubaix, 17 juillet.

Mon vieux Peinard,

Je t'envoie aujourd'hui la babillarde promise sur la composition de la Volière cipale socialiste et ses délibérations.

Disons de suite que Carette qui fait payer les imprimés le double du prix courant, et Lepers, l'homme au cochon, dont le *Père Peinard* a jadis jaspiné sont : le premier, maire ; le deuxième, adjoint.

Comme tout conseil cipal bien constitué, le nôtre a trente-six membres ; dans ce tas une douzaine de roublards tiendront le crachoir pendant les séances, pour les autres, ce seront des machines à voter. Si on leur demandait : « Qu'est-ce que le Socialisme ? » ou bien encore de développer leur programme, ils resteraient bouche bée.

Nom de dieu, une fois de plus, nous avons pu constater qu'entre la parole d'un candidat socialiste et celle d'un candidat bourgeois, y a pas l'épaisseur d'un cheveu de différence.

Promettre, pour mener les électeurs en bateau, avant le scrutin. Oublier ses promesses une fois élu, — voilà le fin fond de la morale du candidat : qu'il se dise réac, opportuniste, radigaleux ou socialo.

Faut que j'en donne une preuve, pour que les camaros puissent juger : Avant les élections les candidats sociaux disaient dans les réunions et écrivaient dans leur canard : « Quand une grosse légume de la gouvernance viendra à Roubaix, au lieu de lui foutre un gueuleton farameux, comme cela se fait partout, nous, nous ne lui foutrons que deux plats : un plat de légumes et un de viande ; pour rinçage de dalle y n'y aura que de la bière. Si le monsieur n'est pas content, il ira bouffer à l'hôtel avec sa galette. »

Quinze jours après les élections, le conseil de révision avait lieu ici ; chacun sait que le préfet, ou son représentant, vient pour reluquer le cul aux conscrits.

Les conseillers cipaux avaient là une belle occasion de prouver leur sincérité. Ça aurait d'autant mieux porté que dans le populo on se disait : « Voilà un gros monsieur qui pense faire bombance avec notre galette, il va joliment se brosser le ventre. »

Ah ouat, va te faire foutre ! Le gros salopaud ne s'est pas du tout brossé le

ventre, car le maire, Carette, socialo sur toutes les coutures, lui a payé avec la galette du populo un déjeuner à chier partout. Au lieu des deux plats promis, y en avait huit. Oui, les aminches : huit plats, et toutes sortes de bonnes choses que nous, les ouvriers, on n'a pas l'habitude de bouffer.

Pour se rincer la dalle, ils n'avaient pas que de la bière : y avait du champagne et huit ou dix sortes de picolos veloutés qui réveilleraient un mort, nom de dieu !

Comme pour se foutre de la fiole des vortards plus d'un conseiller avait tenu à assister à ce gueuleton. Ont-ils voulu prouver que pour bouffer à l'œil avec la bonne monouille du populo, ils peuvent rivaliser avec les bourgeois ? C'est à croire, cent dieux !

Maintenant, passons une petite revue des séances du fameux conseil ; là encore y a de quoi nous ouvrir les quinquets.

La première séance, c'était rigolo tout plein ; on sentait que chaque conseiller avait appris son rôle par cœur, comme les comédiens : « Moi, monsieur le maire, je propose ci... » disait l'un. « Moi, je propose ça... » disait un autre. Et ça passait comme une lettre à la poste ! Si bien qu'en moins d'un quart d'heure le programme de Lyon, qui n'est pas bien méchant, a tout passé en propositions.

Si ces jean-foutre se contentaient de faire des propositions du même tonneau, pendant tout le temps qu'ils ont à rester en place, on s'en battrait l'œil ! On se dirait : « S'ils n'ont pas fait de bien, ils n'ont pas non plus fait de mal. » Mais, foutre, il n'en est pas ainsi ! Oyez plutôt, les aminches :

Dans une deuxième séance les types ont voté une somme de 36 mille balles pour être mise à la disposition du maire. Reluquez bien le chiffre, pour saisir la roublardise : 36 mille balles, — or, les conseillers sont 36... Ici, chacun se dit, même les socialos, que ce vote est le résultat d'un accord entre les cipaux, pour que le maire leur foute à chacun son billet de mille.

Après, ils viendront nous parler de leur dévouement à la classe ouvrière, ah malheur !

Une autre proposition qui mérite d'être signalée c'est celle dont a accouché un adjoint qui passe pour un des malins de la bande : « Les filles, les femmes mariées séparées de leur mari, les ménages non mariés légalement, ne pourront plus tenir ni cabaret, ni buvette, ni débit d'aucune sorte. »

Cette salopise a été adoptée. Nom de dieu, je me demande où nichera la liberté avec ces jean-fesse ?

Faut dire qu'il y a là une question de boutique : presque tous les birbes qui composent le conseil sont des cabaretiers et si l'on fermait un certain nombre d'établissements leur clientèle augmenterait. C'est pourquoi, dans l'espoir de débiter quelques chopos de plus ils n'hésitent pas à tirer le pain de la bouche à un grand nombre de miséreux.

Croyez-vous que ces socialos à la manque se sont demandé comment vont bouffer ces

pauvres bougresses, une fois leur estaminet fermé? Va te faire foutre! Si elles n'ont rien à bouffer, elles s'appuieront des briques.

Encore quelques mots sur la séance du 8 juillet : on y discutait la révision du tarif d'octroi.

Avant les élections on avait promis aux électeurs naïfs de supprimer les droits sur les denrées consommées par les ouvriers et d'en foutre jusqu'à la gauche, sur les denrées consommées par les richards.

Quand il a fallu passer à la pratique, ça a été une autre paire de manches! Aujourd'hui, dans un rapport sur la révision des tarifs, les types déclarent qu'ils ne peuvent pas toucher aux droits d'octroi, parce qu'il faut équilibrer le budget.

Nom de dieu, voilà qui est avouer carrément son impuissance!

Les anarchos ont toujours vu le joint : « Quand vous voudrez réformer pacifiquement quelque chose, qu'ils ont toujours dit, vous vous heurterez aux rouages gouvernementaux. Aujourd'hui c'est la nécessité d'équilibrer le budget; demain ça sera l'administration supérieure qui empêchera. »

Pour faire quelque chose de méritoire il faut démolir les rouages gouvernementaux et foutre l'administration cul par dessus tête. Mais voilà, ceux qui aspirent à être conseillers cipaux ou députés n'en pincent pas pour ce truc.

Pour en revenir à la suppression des droits d'octroi, les types ne voient que les tripailles qu'on puisse diminuer.

Par contre, ils ont mis des droits jusqu'à plus soif sur des objets consommés plus par le populo que par les bourgeois, vu que nous sommes plus nombreux.

Quel est l'ouvrier qui pour se débarbouiller ne se paye pas le luxe d'un savon au musc?

Quel est celui d'entre nous qui, dans un bon moment, n'achète pas une boîte de sardines, ou bien encore un pot de confitures pour les mômes?

Eh bien, avec le nouveau tarif, le savon de toilette et les conserves payeront vingt francs de droits par cent kilos.

Plus tard, si (je dis, si), le conseil cipal se fend d'un semblant de réforme, les birbes viendront se vanter de ce qu'ils auront fait. Mais ce qu'ils ne diront pas, c'est que c'est dans les poches des prolos qu'ils prennent la galette indispensable pour accomplir leur semblant de réforme.

Il se peut qu'ils parviennent à jeter de la poudre aux yeux de quelques gobeurs. Mais, nom de dieu, ceux qui ouvrent les quinquets et ne se payent pas de phrases ne se laisseront pas empaumer si facilement.

Aussi, que les aminches qui n'ont pas comme nous le bonheur d'avoir un conseiller cipal socialo ne soient pas jaloux; car, je leur fous mon billet qu'ici on s'aperçoit trop qu'il n'y a rien de changé.

Un zigue d'attaque.



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

GARDE-CHIOURME A DÉCORER

Villars. — C'est surtout dans les mines où on voit le mieux l'exploitation du populo, parce qu'elle y est bougrement bien organisée.

Ainsi, pour mieux exploiter les travailleurs, les capitalos se sont mis en Compagnies, et les Compagnies se sont foutues en syndicats. D'où il résulte que lorsqu'un ouvrier est renvoyé par une compagnie, il lui est bougrement difficile de se rembaucher dans une autre compagnie : y a des marques spéciales sur son livret et comme il faut qu'il le montre on l'envoie balader.

A Villars, un grand nombre de mineurs saqués par la compagnie de la Loire pour cause de grève n'ont pu trouver de l'embauche dans n'importe quelle compagnie : ils sont signalés à toutes les compagnies syndiquées.

Ces ouvriers étaient donc condamnés à crever de faim s'ils n'avaient trouvé à s'embaucher chez un ancien ingénieur de la compagnie de la Loire, nommé Ponsonnard.

Il occupe une centaine d'ouvriers qui sont la plupart dans le même cas. Les concessions que le type exploite à Villars n'étant pas assez importantes il n'a pu se foutre en Compagnie.

Les camaros vont peut-être se dire que ce Ponsonnard est un brave homme, vu qu'il occupe des ouvriers que les Compagnies refusent d'embaucher. Ce qu'il fait là est chouette, turellement; seulement il y trouve bougrement son compte.

Dans son bague, les mineurs travaillent sous la coupe d'un garde-chiourme surnommé Brûle-Moutte. Le jean-fesse est épicier, aussi, malheur à ceux qui ne se servent pas chez lui! Il les engueule dans les grands prix.

Ce n'est pas tout : le salaud a trouvé moyen de faire faire à ses esclaves autant de turbin en 4 ou 5 journées qu'en 6. Encore, si la paye n'était pas trop mince! mais ouat, la moyenne est de 4 francs, les bidards atteignent cent sous; et sur cela il faut déduire la retenue pour la caisse de secours qui est de 3 pour cent.

Ousqu'elle passe cette retenue? Lorsqu'un ouvrier est malade il ne reçoit pas un radis. C'est y le Ponsonnard qui fait passer cette galette à l'as?

Dernièrement le Brûle-Moutte menaçait deux mineurs de ne les payer que 3 fr. 25 au lieu de 4 francs, sous prétexte qu'ils n'abattaient pas assez de turbin.

Aussi, ce qui pend au cul de ce sale type c'est une décoration comme n'en fout pas Loubet, nom de dieu! Les fesses pourraient lui en cuire.

Et il n'est pas seul, foutre! Il a un copain : Trotte-en-Ville qui est aussi bourrique que lui et mérite la même décoration.

CHEZ LE GRAND-ROI!

Narbonne. — Allez, dans ce patelin malgré que les socialos à la manque soient les maîtres, il se passe d'infectes dégoutations.

Ces jours derniers, un gosse de huit ans a été foutu au violon pour avoir chippé une poire pourrie. -- Ce matin-là, la mère

du loupiot en question, une lessiveuse, qui en a deux autres plus petiots à nourrir, coupait à l'ainé une grosse tartine de pain bis, lui collait sur les joues deux gros bé-cots et l'envoyait à l'école.

La bonne bougresse aurait bien voulu beurrer la tartine, mais, hélas! y avait pas un liard à la maison.

Pour aller à la laïque, le gosse traverse la place du Marché; juste comme il passait on déchargeait des caisses de fruits; une poire tombe, roule au ruisseau, aux pieds du gosse, qui, turellement, la ramasse, heureux d'avoir quelque chose à ajouter à son pain sec.

Illico, le petiot essuie la poire et mord dedans. Pouah! elle était pourrie. Il allait la foutre au vent, quand un sergot l'em-pogne au collet et le trimballe au poste.

Vous pensez si le môme pleurait! Il appelait sa maman, suppliait le vieux salaud à genoux.

Mais quoi, vouloir attendre un sergot, — surtout un sergot de Narbonne, qui est sous la coupe du socialo à la manque Ferroul, — y a pas mèche!

Le flicard boucle le gosse et le laisse trois heures au violon.

Faut-il ajouter une ruminade à une pareille saloperie? Pas la peine, nom de dieu! M'est avis qu'un système qui permet le bouclage d'un gosse de huit ans, coupable d'avoir ramassé une poire pourrie est archi-jugé.

C'est de la pourriture, nom de dieu!

Quoique ça, parlons encore un brin du roi de Narbonne : J'ai assez rengainé que Ferroul est un vulgaire politicien, aussi *arracheur de dents* que les anciens internationalistes, Tolain, Brousse, Cluseret, Basly et autres galapiats. Il a fait des mamours aux réacs, pour dominer le patelin; il protège les proprios; il a interdit le grappillage sans autorisation, et fait fouiller les vendangeurs par ses *gapiants*; il a foutu leur sac à tous les fonctionnaires qui n'ont pas voulu être ses larbins; il a fait la grève des bouchers, qu'ils voulait gruger en donnant le monopole d'une bascule publique à un sien aminche. Il dégueule des discours en faveur des gros vigneron qui sont protectionnistes enragés, — ce qui ne l'empêche pas de faire du libre-échange quand il se balade dans l'Est ou le Nord.

Enfin, le Ferroul mange du préfet à la croque-au-sel à tous ses repas, ne s'en aplatit pas moins devant le même préfet, lorsqu'il lui interdit de pavoiser et d'illuminer la mairie socialiste au 1^{er} Mai.

Je pourrais encore citer d'autres fourbis, mais y en a suffisamment : donc, j'ai gueulé ferme que Ferroul n'est plus révolutionnaire.

Je me serais-t'y foutu le doigt dans l'œil, ou bien je ne serais-t'y qu'une mauvaise langue?

Le 14 Juillet lui a été une occase pour prouver qu'il a encore du sang. Ce jour-là, mossieu le maire voulait passer en revue les seuls troubades qui soient disposés à l'admirer : les gamins patrouillards de Narbonne, — peut-être que dans le tas y avait le pauvre gosse foutu au violon?...

Mais voilà-t-y pas que par ordre supérieure on lui refuse les fusils de son bataillon d'honneur!

Quoi foutre, nom de dieu? s'incliner... Y avait rien de fait!

Le maire-député a fait place au révolutionnaire : Ferroul s'est souvenu que dans les temps anciens il a été anarcho et a

préconisé la *propagande par le fait*. Illico, il a fait enfoncer les portes de l'arsenal scolaire et livrer les armes à son bataillon.

Ohé, les vieux de la vieille qui avez pris la Bastille de 89, Ferroul vous fait le poil ! Ohé, Marceau, pends-toi ! Et toi de même, Hoche ! Vous tous, galonnards du passé et du présent, vous êtes enfoncés !

Le bataillon de Ferroul a pris les armes le 14 Juillet 1892 et fêta la prise de la Bastille sous les plis du torchon de Sedan, Vive Ferroul, roi de Narbonne !

Vive la Raie Publique des repus et des renégats !

SALE BAGNE

Bogny est un petiot village des Ardennes où comme partout les bons bougres subissent les jean-foutrieres des patrons.

Y a des bagnes, nom de dieu ! Et comme dans tous, après avoir trimé de 20 et 25 ans, les prolos sont foutus à la porte comme des chiens galeux.

Dernièrement y a eu une grève ; les singes en ont profité pour redoubler de mistoufles vis-à-vis des ouvriers. Ainsi, ils ont saqué sans pitié tous ceux qui s'étaient mis en avant.

Oh mais, faut pas que ces vaches se figurent avoir serré la vis aux bons bougres !

Au lieu de diminuer, leur haine n'a fait que grandir : elle mijote ferme, — et gare à la casse !

CHOUETTES FLAMBEAU

— Il vient de paraître une brochure de propagande vraiment touchée sur Ravachol.

Elle a pour intitulé : *Ravachol anarchiste ? Parfaitement !*

Elle coûte trois ronds pièce. Ceux qui en voudraient en nombre peuvent les demander à l'administrance du *Père Peinard* à raison de 6 fr. les 50 ; envoyer le pognon avec les demandes.

— Autre chose. Des copains ont fait imprimer sous forme de manifeste les *Déclarations de Ravachol* aux jurés de Montbrison.

Adresser les demandes avec galette au bout, à raison de trois francs le mille, aux bureaux du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel.

— Il vient de paraître à Toulon deux numéros d'un riche caneton : *Le Parti Ouvrier*.

Oh mais, y a parti ouvrier et parti ouvrier ! Les gas qui font le caneton ont la politique dans le nez. C'est dire qu'ils marchent ferme pour la Sociale.

Le caneton perche, 4, rue de Richelieu, Saint-Jean-du-Var.

— A l'occasion du 14 Juillet, les proscrits de Londres se sont fendus d'un manifeste rupinskoff où ils expliquent que la prise de la Bastille de 89 est de la couille en bâtons,

Puisqu'il existe encore une chiée de Bastilles.

Y a qu'un malheur à ce manifeste : c'est que les gas qui l'ont pondu n'aient pas pu en distribuer des centaines de mille.

Hélas, c'est de tout pareil ! C'est pas la bonne volonté qui manque.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Mercredi, samedi et dimanche à huit heures 1/2 du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

— Groupe anarchiste du XX^e, tous les jeudis, rue des Couronnes, 28, maison Sergent, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation de conférences.

— Tous les compagnons qui sont d'accord pour l'organisation du groupe de propagande par les conférences sont priés de se réunir tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez Boutillier, rue Oberkampf, 93.

— Les compagnons du XIV^e convoquent tous les anarchistes des V^e et XIII^e pour le samedi 23, à 9 h. du soir, 11, avenue d'Orléans, dans le but de s'unir pour former un groupe plus fort.

Troyes. — Les *Anti-Patriotes* troyens, nouveau groupe, où sont invités tous les camarades, réunion tous les dimanches soir à 8 heures chez Bulher, chand de vins, place Saint-Nizier.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunissent tous les dimanches à 8 h. 1/2, salle Judith, au Gua, et invitent tous les opprimés à venir discuter leurs idées,

Les camarades qui pourraient disposer de brochures sont priés de les envoyer, pour aider à la propagande.

Reims. — Réunion tous les dimanches à 3 heures, au local convenu. Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont cordialement invités.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

— Groupe Abstentionniste Révolutionnaire de Montreuil-sous-Bois, Réunion publique et extraordinaire, dimanche, 24 juillet 1892, à 2 h. 1/2, Salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil.

Ordre du jour :
Le suffrage universel et ses résultats. — Les conséquences de la misère publique. — Les responsabilités des électeurs et des élus.

Nota. — La période électorale pour les élections au conseil d'arrondissement étant ouverte dans notre circonscription, nous invitons les compagnons à nous prêter leur concours.

Saint-Denis. — Les camarades de Saint-Denis sont priés de se réunir samedi, 28 courant, à la salle Lebeau, pour examiner une question urgente.

Bordeaux. — Le *Père Peinard*, la *Révolution* et l'*Endehors* se trouvent à la papeterie Saint-André, place Peyberland, 32 ; à la papeterie Saint-Bruno, rue de la Chartreuse, 12. On peut également se procurer les journaux et les brochures anarchistes, ainsi que les portraits de Proudhon et Bakounine, rue du Gasc, 41, chez Pallange. Le copain porte à domicile et il gueule les journaux anarchistes dans les rues.

PETITE POSTE

A. Damery — G. Saint-Charmond — B. Machine — G. Marseille — G. Bourgoin — B. Agen — B. Saint-Amand — R. Rouane — P. Saint-Etienne — G. Villeneuve — G. Havre — M. Roanne — C. Dunkerque — D. Blanzay — S. Tarare — V. Lodève — B. Mirepoix — M. Auxerre — O. Beauvais — M. Nantes — C. Vienne — P. Bourges — E. Fontenay — G. Trélazé — P. Châlons — H. Roubaix — R. Lille — G. Nîmes — M. Saint-Marsal — R. Héjassière — A. Damery — C. Argenteuil — T. à X — P. Jasse — R. Romans — P. Lyon — B. Bordeaux — B. Mans — B. M. Londres — E. Bourg — V. Calais — A. Belvès — L. Montpellier — B. Seine-et-Marne — H. Roubaix — B. Puget Ville — T. Mézières — A. Renvez — P. Loulay — C. Lunay — G. Trélazé — F. Amiens — D. Tienne — B. Limoges — R. Briançon — P. Marommes — P. Narbonne — P. Châlons — L. M. T. Lapalisse — M. Nonancourt — B. Charleville — B. Rochambon — Reçu galette, merci.

Les copains qui pourraient disposer de quelques exemplaires du **numéro un** du *Père Peinard* (22 février 1889) seraient bougrement chouettes de les renvoyer à l'administrance, 4 bis, rue d'Orsel.

Vendeurs du « Père Peinard »

Reims. — Ed. Pluff, 28, place Drouet-d'Erlon.

Charleville et environs. — Thomassin, 12, rue Colette, à Mézières.

Auxerre. — Morin.

Roubaix. — Hamelin, 21, rue de Fourcroy.

Bordeaux. — Place per. Berland, kiosque n° 7. Cours Victor-Hugo, kiosques n° 28 et 33 ; chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine ; chez Meuser, tailleur, rue Sainte-Catherine, 199.

Lyon. — Dépôt central, Paris, 140, rue Pierre-Corneille.

Vienne. — Delalé, 1, rue Victor-Faugier, Vienne (Isère).

Lille, Croix et Wasquehall. — Romans, 28, rue de Juliers, Lille.

Beauvais. — Oudaille, rue du Théâtre. Crié par les vendeurs du *Petit Parisien*.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

V. H. A. B.
122 (2) S.



— Bondieu, de quel pays de sauvages sors-tu ? Viens en France, on s'y engraisse toujours, vois plutôt mon ventre : la République est une bonne garce, y a mèche de s'acoquiner avec elle !